

SIVIRIEZ

PORCHERIE À DÉMOLIR

Vendredi 19 octobre, la commune de Siviriez a mis à l'enquête la démolition de la porcherie du village située entre Ursy et Siviriez. L'emplacement est projeté pour accueillir la future zone sportive. «Une demande de crédit sera soumise à l'assemblée de décembre», indique le syndic René Gobet. La commune a aussi mis à l'enquête la démolition d'une grange à la route de Romont, en vue de la construction du futur EMS du Réseau santé de la Glâne. MT

Des infos et pas d'intox

LA LIBERTÉ

CRITIQUE

La sobriété d'un chef et l'humilité d'un pianiste

La Société des concerts de Fribourg recevait vendredi l'Orchestre de la Haute Ecole de musique de Lausanne. Dans le cadre d'une épreuve master de soliste, le programme proposé pour ce troisième concert de la saison mêlait des œuvres ancrées dans le répertoire orchestral telles que le *Deuxième Concerto pour piano* de Rachmaninov ou l'ouverture de l'opéra *Leonore N°3* de Beethoven, à une œuvre plus inattendue: le *Konzertstück pour quatre cors et orchestre* de Schumann.

Cette pièce, d'une distribution impressionnante, exploite les qualités d'un instrument nouveau pour l'époque, le cor à pistons. La superposition des quatre

cuvres rend compliqué l'équilibre avec l'orchestre. Cependant, la rigueur des dynamiques du quatuor, mené par l'ancien premier cor du New York Philharmonic Phil Myers et le Bernois Olivier Darbellay, favorise un échange riche et cohérent.

Si quelques couacs et défauts d'articulation dans les mouvements rapides font sentir la difficulté de l'écriture pour le quatuor soliste, la romance intermédiaire permet aux cornistes d'exploiter un lyrisme raffiné. Le duo Darbellay-Myers fait preuve d'une remarquable complémentarité de timbres dans un échange fondé sur une profonde qualité d'écoute.

Pareille qualité chez les jeunes instrumentistes de la HEMu dont la précision ne

fait pas défaut. Sous la baguette sûre d'Ivan Törzs, les entrées de l'orchestre sont nettes et la synchronisation parfaite même lorsqu'il s'agit de faire sonner ensemble pizzicatos de cordes et staccatos de vents. Les archets, au vibrato mesuré, allient grâce et sobriété dans les nombreuses mélodies lyriques du concerto de Rachmaninov.

Cela fait écho au jeu du jeune pianiste Sergio Escalera Soria répondant parfaitement à l'introspection passionnée qui découle de l'écriture du compositeur russe. Car si ce second concerto est d'une virtuosité peu commune, il demande de la part du pianiste une sensibilité lui permettant de garantir un lyrisme grandiose

d'un bout à l'autre de la partition. Plus qu'un simple souci du dialogue avec l'orchestre, c'est une vraie humilité qui se dégage du jeu de l'étudiant de Fribourg capable de prouesses techniques remarquables sans s'exposer outre mesure lorsque la dimension mélodique se présente à l'orchestre.

Cette symbiose est envoûtante et émouvante dans le deuxième mouvement, où se combinent la réelle qualité sonore des vents et les subtils rubatos du pianiste. La sobriété d'un chef et l'humilité d'un pianiste sont parvenues à rendre la beauté d'une œuvre souvent jugée outrancière par sa virtuosité et sa brillance. >> GUILLAUME CASTELLA

J'AI TESTÉ POUR VOUS

Comme une violoncelliste du feu

Faire du feu à la manière préhistorique? C'est beaucoup m'en demander, ma seule expérience qui s'en approche étant un allumage de barbecue. La performance m'avait pris une demi-heure, avec l'aide d'une amie venue à la rescousse. Mais bon, je compte sur cette initiation organisée samedi après-midi au village lacustre de Gletterens pour y parvenir. De tels cours ont lieu quatre fois par année entre juillet et octobre.

Nous sommes huit: une famille, un homme qui «attendait ça depuis 40 ans», deux amis alémaniques et une archéologue. Notre moniteur François Rossel nous accueille dans une cabane sur pilotis, à l'image de celles qui existaient au néolithique aux abords du lac de Neuchâtel. Barbe broussailleuse, cheveux longs, cet ethnologue de formation est – malgré ce qu'on pourrait en attendre – vêtu de façon tout à fait moderne.

Obtenir de la fumée

Je reçois une sorte d'archet muni d'un lacet en cuir, un bâton pointu nommé «drille» et une pierre creusée. Il y a aussi une drôle de planche; comme si des souris y avaient grignoté des trous en forme de triangle. Et devant chaque «triangle», un creux. On peut comparer le tout à un logo de toilettes des femmes ou à une serrure.

«Imaginez tenir une boule de feu dans la main»

Lise-Marie Piller

Je ceinture la drille avec le lacet de cuir, je la pose sur le «creux» puis je la maintiens à l'aide de la grosse pierre. Et feu gaz! Il faut effectuer un mouvement de va-et-vient avec l'archet jusqu'à obtenir de la fumée. Magie, j'y arrive au bout de quelques minutes mais trop stressée, je relâche la pression sur la pierre. Le bâton glisse et tout est à refaire. J'ai une pensée pour les pauvres bougres de l'émission de survie *Koh Lanta*.

Des scies musicales

On jurerait qu'un concert de scies musicales bat son plein sous la cabane préhistorique, tant les archets sont bruyants. L'air est saturé de fumée. Cris victorieux à côté! Les deux enfants viennent de réussir... La pression monte de dix crans. Je tente de voir si la sciure produite par le frottement dégringole dans le triangle et forme un monticule. Car c'est à ce moment-là qu'il faut accélérer. «Ta drille est



Notre journaliste, Lise-Marie Piller, a eu chaud. Aldo Ellena

en bois tendre afin de produire un maximum de sciure», précise François Rossel, venu m'observer.

O.K., il semble que ça y est. Je double la cadence, la fumée s'épaissit, je stoppe et scrute le petit tas de sciure. Hélas, les volutes meurent. Traduction: pas de braise. François Rossel analyse, disant qu'il y a peut-être un obstacle empêchant les copeaux de tomber dans le trou. Ou alors, que j'appuie trop fort sur la pierre. Ou est-ce la faute de la drille, pas assez pointue? Allumer un feu demande en effet d'être attentif à ces détails.

Mais voilà l'heure de la pause car à ce petit jeu, on peut vite s'acharner et perdre ses forces. Ce que François Rossel veut éviter en nous faisant asseoir autour de lui pour nous parler d'histoire. Nous apprenons que les premières traces de feu créé par l'homme remontent à 450 000 ans avant Jésus-Christ en Europe, sans qu'on sache dans quelles circonstances.

L'ethnologue parle ensuite de l'autre technique connue: la percussion. Il s'agit de frapper des pierres contenant du sulfure de fer, autrement dit, de la marcasite ou de la pyrite, contre une roche dure telle que du silex. Mais cette méthode a ses limites: il fallait se procurer les cailloux et éviter que le champignon avec lequel on faisait prendre la braise ne se mouille. Tandis qu'en cas de pluie, il suffisait de tailler les branches, restant sèches sous l'écorce, ou de trouver du bouleau (qui brûle même humide).

Une boule de feu

Puis nous sommes renvoyés à l'ouvrage et je bascule dans un état un peu hypnotique. L'archéologue Fiona McCullough me donne un coup de main en maniant l'autre partie de l'archet. François Rossel s'y met aussi, et enfin, voici la braise tant attendue! Je l'évite, puis lorsque je vois le rouge poindre sous le tas de sciure, je le verse délicatement dans un «nid» que j'ai préparé. Trop de hâte peut éparpiller la braise et la condamner à mort.

Je porte mon assemblage de laine de bois, de mousses et de fibres d'arbres dehors. Je souffle et je trace des 8 dans les airs pour oxygéner la braise jusqu'à ce qu'au bout d'une minute, une flamme apparaisse. Ravissement! Joie! Puis terreur! Imaginez tenir une boule de feu dans les mains. Où est le brasero?! Je me rue dessus et y projette mon précieux (mais mordant) fardeau. Demi-panier... Une petite partie est tombée dans l'herbe. Heureusement, les flammes s'éteignent vite d'elles-mêmes. Il me faudra encore réviser pour passer mon brevet de chasseur-cueilleur. >> LISE-MARIE PILLER